

Jacques Derrida, une pensée de la littérature

En 1969-1970, le philosophe a tenu un séminaire sur l'invention littéraire, discutant Freud et Lacan

ÉLISABETH ROUDINESCO

Délivré à Paris à partir de 1969-1970, à la demande du théoricien américain de la littérature Paul de Man (1919-1983), pour des étudiants venus de plusieurs universités américaines, le séminaire « Psychanalyse et critique littéraire », du philosophe Jacques Derrida (1930-2004), d'une belle érudition et fort bien édité, annonce les textes ultérieurs du philosophe consacrés à Edgar Poe ou à Stéphane Mallarmé. Ce faisant, il prolonge ceux qui étaient parus antérieurement dans la revue *Tel Quel*, à l'initiative de Philippe Sollers. S'appuyant sur la manière dont Freud pense l'esthétique, Derrida affirme que l'invention littéraire pose le principe d'une intertextualité, chaque texte renvoyant à un autre texte.

C'est l'occasion pour le philosophe de revenir sur la rencontre manquée, durant les années 1920, entre le maître de Vienne et son plus grand admirateur français, André Breton. Celui-ci plaçait la notion d'inconscient au cœur de la révolution surréaliste. Cultivant les auteurs classiques, Freud ne comprenait rien à son projet. D'où la déception du poète : l'auteur d'une œuvre, si géniale soit-elle, demeure étranger à l'avant-garde littéraire qui se réclame de lui, observe Derrida.

Il ajoute que le jeu de fascination réciproque, auquel se livrent les deux partenaires, révèle combien les échanges épistolaires font partie intégrante de l'histoire croisée de la littérature et de la psychanalyse, chacun cherchant, par l'écriture, à exercer un pouvoir de domination – un « principe de plaisir » – sur l'autre et sur l'œuvre elle-même. De ce déséquilibre, il conclut à l'existence d'un certain « boitement » de la théorie freudienne, laquelle n'a pas conduit à une vraie refonte du regard sur la littérature.

Ce boitement, Derrida en observe la répétition chez les successeurs de Freud : Gaston Bachelard, avec sa psychanalyse de la connaissance et des éléments (le feu, la terre, l'eau, l'air) ; Jean-Paul Sartre, avec son approche existentielle de l'inconscient ; Charles Mauron (1899-1966), avec son interprétation dite « psychocritique » des textes.

Avec l'enseignement de Jacques Lacan se produit, remarque Derrida, un « tournant décisif » : la reconnaissance d'une « instance signifiante de la littérature », c'est-à-dire d'une création formelle dont le contenu échappe à la conscience de l'auteur. Cette approche permet d'échapper au boitement freudien. Reprenant l'idée de l'échange épistolaire, Derrida livre alors un commentaire du fameux séminaire consacré par Lacan, en 1955, à *La Lettre volée*, d'Edgar Poe (1844) : Auguste Dupin, détective parisien, retrouve une lettre dérobée à la reine par un ministre qui l'a placée au milieu de la cheminée, la rendant visible par n'importe quel visiteur ; Lacan en déduit

qu'une lettre arrive toujours à son destinataire, parce qu'elle détermine l'histoire du sujet à son insu. Au contraire, Derrida affirme qu'une lettre peut « rester en souffrance ». Ainsi faut-il, selon lui, déconstruire l'idée même de détermination : ce qui arrive n'est pas maîtrisable.

Cette controverse sur la lettre volée ou échangée fera l'objet, dans les universités américaines, d'une vaste discussion : doit-on penser la littérature – et la culture en général – comme un dogme mémoriel, en prenant le risque d'imposer un carcan à la liberté d'expression ? Ou, au contraire, comme un idiome ouvert à la diversité des interprétations ? Les deux, sans doute. À cet égard, ce séminaire éclaire bien des débats actuels. ■

PSYCHANALYSE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE (1969-1970), de Jacques Derrida, édité par Pascale-Anne Brault et Elizabeth Rottenberg, Seuil, « Bibliothèque Derrida », 200 p., 22,50 €, numérique 16 €.

réclamait du travail de Didi-Huberman, on pouvait voir une photographie de Gilles Caron (1939-1970) montrant deux manifestants considérés comme « anticatholiques » à Londonderry (Irlande du Nord, 1969). Pour Traverso, la concentration sur la gestuelle des acteurs gommait la signification politique de l'événement. La discussion s'est prolongée par lettres, tournant autour du point de savoir ce que peut bien signifier une « image de gauche » (ou « de droite »). La « nature chorégraphique de l'image » renvoie « à la façon dont les corps déploient leur intensité tout à la fois solitaire et solidaire », se défend Didi-Huberman, tandis que Traverso réplique en opposant l'« esthétisation de la politique » à la « politisation de la culture », l'histoire culturelle à celle de l'art. L'historien de l'art Guillaume Blanc-Marianne dévoile comment la légende erronée du cliché (il s'agissait de manifestants « catholiques ») a orienté la polémique. Plus qu'un « dialogue de sourds » entre disciplines, la discussion approfondit utilement la réflexion sur le pouvoir de la représentation à l'ère des images omniprésentes. ■

NICOLAS WEILL

► **Image de la politique, politique des images. Un débat**, de Georges Didi-Huberman, Enzo Traverso et Guillaume Blanc-Marianne, Éditions de l'EHESS, « Cas de figure », 238 p., 15 €.